

Le mouvement de l'idée chez Malebranche. Entre l'attention humaine et la garantie divine

Cristian Moisuc
"Alexandru Ioan Cuza" University of Iasi

Abstract

Malebranche's Movement of the Idea: Between Human Attention and Divine Guarantee

The aim of this article is to analyze the concept of attention in the work of Nicolas Malebranche and to suggest an explanation for its ambivalent status concentrated in the phrase "natural prayer". The goal is therefore to understand the relationship between the theology and the Malebranchist method and to determine the consequences generated by the definition of the idea as an external object that moves towards the mind. The mobility of the idea and the epistemological guarantee offered by the divine Word thus describe a phenomenological space that exposes occasionalism to a strong internal tension.

Keywords: Malebranche, occasionalism, idea, attention, freedom, knowledge, theology

Il n'est plus besoin de mentionner le fait que la question de l'attention chez Nicolas Malebranche a déjà fait l'objet de plusieurs études (Blanchard 1956, Peppers-Bates 2005, Nadler 2000, Dupuis 2017, Lovascio 2017)¹. Ces recherches consacrées à la méthode insistent soit sur le rôle épistémologique de l'attention et son rapport avec la méthode cartésienne (Lovascio 2017, 171-231) soit sur la relation morale entre l'attention et la liberté (Dreyfus 1958, 223 ; Adam 1995, 121)². Toutefois, comme certains exégètes l'ont récemment observé (Dupuis 2017, 60 ; Lovascio 2017)³, on ne peut s'empêcher de constater que

* **Acknowledgement:** This work was supported by a grant of Ministry of Research, Innovation and Digitization, CNCS -UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.1-TE-2021-0469, within PNCDI III.

Malebranche lui-même fait une analyse assez sommaire de ce concept, alors que le rôle de celui-ci dans le système est crucial.

On connaît donc le fait que, pour Malebranche, l'attention (sérieuse) ne décrit autre chose que *la* méthode : « Je n'ai point pour cela de méthode particulière. Je ne juge des choses que sur les idées qui les représentent indépendamment des choses qui me sont connues : voilà toute ma méthode. Les principes de mes connaissances se trouvent tous dans mes idées et les règles de ma conduite par rapport à la religion, dans les vérités de la foi. Toute ma méthode se réduit à une attention sérieuse à ce qui m'éclairé et à ce qui me conduit » (Malebranche 1965, 337).

Cette définition de la méthode, aussi simple qu'elle puisse paraître, cache en effet deux aspects qui mériteraient une analyse plus attentive, à savoir *le rôle représentatif de l'idée et le fonctionnement de l'attention*. Car, à bien regarder, la méthode malebranchiste renvoie en même temps, sans établir une hiérarchie, à deux *definiens* : l'idée représentative et l'attention sérieuse. Peut-on déceler ici une indécision de l'Oratorien, qui n'a pas pu choisir entre *deux* définitions de la méthode (les ayant cachés dans le même paragraphe, faisant mine de ne livrer qu'une seule) ou plutôt une articulation de deux aspects inséparables (épistémologique et théologique) d'une *seule* définition, plutôt conjecturée en fonction du contexte que circonscrite de manière systématique ?

Nous penchons plutôt pour la deuxième hypothèse et nous tenterons de montrer que c'est *une conception particulière du mouvement*, mise en œuvre de manière implicite, qui tient ensemble les deux dimensions, celle épistémologique et celle théologique, de la méthode malebranchiste. L'attention serait-elle un simple « moyen » (antichambre de la méthode) ou bien serait-elle l'outil « indispensable » (*la* méthode en acte) ? Il ne faut pas se presser de trancher, mais revisiter les textes malebranchistes pour bien comprendre comment l'attention fonctionne sur les deux plans, d'autant plus que « l'image de ce mécanisme reste *un peu floue* » (Dupuis 2017, 63)⁴.

Rapportons-nous à la célèbre et longue controverse entre Malebranche et Arnauld sur la nature des idées pour comprendre le fonctionnement de l'attention : « Le mouvement par lequel l'esprit s'approche des idées particulières ou plutôt la

cause occasionnelle de la présence des idées, c'est l'attention », écrit Malebranche dans la *Réponse aux vraies et fausses idées* (Malebranche 1966b, 127).

Sous la pression d'Arnauld, Malebranche se voit obligé d'expliquer ce qu'il entend par « présence de l'idée » ; il la définit grâce au concept d'attention, à savoir « le mouvement par lequel l'esprit s'approche des idées particulières ». On ne saurait sous-estimer le rôle que joue ici le concept de mouvement (en tant que rapprochement entre l'esprit et l'idée), car il y a plusieurs autres fragments malebranchistes (notamment dans le *Premier Éclaircissement*) qui renforcent cette définition de la présence des idées en tant que *proximité* (Malebranche 2006c, 19)⁵. Pour l'oratorien, l'idée, qui est originellement éloignée (puisqu'elle est placée en Dieu), s'approche (se « présente ») de l'esprit, et devient « immédiate », au point de le « toucher » et de le « modifier » : « Par idée, je n'entends ici autre chose que ce qui est l'objet immédiat, où le plus proche de l'esprit, quand il aperçoit une chose, c'est-à-dire ce qui touche et modifie l'esprit de la perception qu'il a d'un objet » (Malebranche 2006a, 413). L'idée est donc soumise à un processus de réduction de la distance qui la sépare de l'esprit : « [j'ai dit] que je pouvais désirer, pour ainsi dire, de voir *de près* ce que je ne vois que *de loin* » (Malebranche 1966b, 127)⁶. Le processus de passage de la confusion à la clarté dans la connaissance de l'idée est ici explicitement décrit comme le passage de la vue « de loin » à la vue « de près », ce qui ne saurait avoir lieu, disons-le encore une fois, que si *l'idée éloignée se rapprochait de l'âme*.

Cette thèse est une constante de l'épistémologie de l'Oratorien dès le *Premier Éclaircissement* jusqu'à la dernière œuvre, *Réflexions sur la prémotion physique*, qui décrit l'attention comme l'élément qui déclenche et qui entretient *le mouvement de l'idée* : « On ne peut se rendre attentif qu'aux choses dont on a déjà quelque connaissance ou quelque sentiment confus. Car l'attention à un objet ou à son idée suppose l'objet où son idée et en conséquence de l'attention, l'idée de l'objet s'approche pour ainsi dire de l'esprit et l'affecte d'une modification ou d'une perception d'autant plus vive et plus claire que l'attention est plus forte » (Malebranche 1958, 49).

La méthode ne consisterait alors qu'à *éveiller* et à maintenir l'attention *vive* (ou *sérieuse*), afin que celle-ci rende les idées obscures de plus en plus claires, c'est-à-dire de plus en plus *proches* de l'âme. L'idée s'avère donc « mobile » sous l'emprise de l'attention, même si son lieu originnaire se trouve « en Dieu ».

Maintenant, s'il fallait analyser le présupposé de fond de l'épistémologie malebranchiste, on pourrait remarquer qu'il est constitué par la thèse d'une distance phénoménologique fondamentale entre l'idée et l'âme (Henry 1963, 75)⁷. Puisque les objets que l'homme doit connaître se trouvent dans une extériorité originnaire et que l'âme ne peut pas « sortir du corps pour se promener dans les cieux » (Malebranche 2006a, 413), il faut que l'idée (placée en Dieu) se mette en mouvement et se présente à l'esprit, afin que celui-ci puisse connaître les objets. L'esprit ne possède pas comme un « magasin » (2006a, 429) les idées qui lui sont nécessaires pour voir les objets, donc il doit les déplacer du lieu originnaire où celles-ci se trouvent (c'est-à-dire *en Dieu*), jusque dans sa proximité. Le mouvement de l'idée (à l'opposé de sensations et des passions, qui sont intérieures à l'âme et qui ne doivent pas se soumettre à ce *requisit*⁸), rend possible la définition de la représentation comme « présence » de l'idée à l'esprit.

Il y va donc dans l'épistémologie malebranchiste d'un model phénoménologique qui se fonde sur un *dynamisme de l'idée* au sens très propre du terme. L'idée est *mobile* et son mouvement possède une *direction* bien précise, à savoir de la substance divine infinie vers l'esprit humain fini. Toutefois, cela ne va pas sans soulever une question importante, à savoir la manière dont l'attention réussit à mouvoir l'idée. Qu'est-ce qui confère à l'attention cette capacité d'assurer un *rapprochement* et même un *contact* entre l'idée et l'esprit (Blanchard 1956, 23)⁹ ? Comment l'homme peut-il déterminer l'idée placée en Dieu à se mouvoir vers son esprit fini ?

Ici, on quitte la dimension épistémologique et on avance sur un plan théologique. Car, pour expliquer comment l'attention réussit à imprimer à l'idée un mouvement, Malebranche est obligé d'introduire, dans le *Premier Eclaircissement*, une « loi de la nature » qui garantit que l'attention produise des effets immédiats : « C'est une loi de la nature que les idées des objets se

présentent à notre esprit dès que nous voulons y penser [...]. S'il est donc vrai que nous pouvons vouloir considérer de près ce que nous voyons déjà comme de loin... les idées s'approchent de nous dès que nous le voulons » (Malebranche 2006c, 19). Cette loi de la nature ne doit pas faire croire que c'est l'attention en elle-même qui est efficace, mais plutôt que l'attention, en tant qu'*effort*, est la condition nécessaire pour que l'homme reçoive de Dieu la présence de l'idée.

Pourtant, il ne faudrait pas se méprendre sur les mots, car l'homme, qui n'est que « ténèbres à lui-même » (Malebranche 1959, 19) et ne peut pas causer par lui-même le mouvement de l'idée. C'est Dieu, cause efficace, qui le fait¹⁰. Le désir de la connaissance, qui éveille et maintient l'attention vive, n'est que la cause occasionnelle de la présence des idées. C'est donc ici que Malebranche lui-même réalise l'articulation de l'épistémologie et de la théologie, définissant l'attention comme « prière naturelle »¹¹ adressée à la Raison universelle. L'attention est une prière « naturelle » parce qu'elle ne cherche pas l'union mystique à Dieu : son rôle est d'obtenir uniquement la connaissance claire des idées. Dans la *XIIIe Méditation chrétienne*, le Verbe cautionne cette dimension purement épistémologique de l'attention¹², ainsi que la différence entre la prière naturelle et la prière proprement théologique ou l'invocation de Dieu¹³.

En même temps, l'attention est une « prière » parce que l'homme demande à Dieu de lui octroyer la présence de ces idées, ne pouvant pas les connaître « là où elles sont » (dans la substance divine) et ne pouvant pas le présentifier tout seul. On comprend donc que l'attention en tant que méthode est doublement déterminée (épistémologiquement, elle explique le rapprochement entre l'idée et l'esprit ; théologiquement, elle garantit que ce rapprochement est octroyé par Dieu lui-même, à l'occasion de l'attention de l'esprit). Le manque de précisions méthodologiques¹⁴ dont parlent les exégètes malebranchistes récents est dû à cette construction à *double versant* et au changement souvent inattendu de registre. Selon Blanchard (1956, 41), dans le syntagme « prière naturelle », il faudrait y reconnaître une *définition analogique* : « l'attention est à la possession de la vérité ce que la prière est à l'obtention de la

grâce » dont le fond réside dans « la ressemblance phénoménologique de ces deux attitudes de l'âme ».

Or, tout en reconnaissant le fonctionnement « analogique » de l'attention en tant que prière naturelle, nous devons souligner aussi une limite de cette articulation entre l'épistémologie et la théologie malebranchiste. Il est vrai que l'Oratorien avertit, dans les *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, qu'une personne qui ne sait pas que la présence des idées est accordée par Dieu *en conséquence de l'attention* pourrait croire que celle-ci est la vraie cause la présence des idées, vu la simultanéité entre l'exercice de la volonté et l'apparition de l'idée à l'esprit : « Dès que tu veux penser à quelque objet, l'idée de cet objet se présente à ton esprit » (Malebranche 1959, 12). Le désir ou l'attention n'est la cause *occasionnelle* (et non réelle) de la présence des idées qu'en vertu des volontés efficaces de Dieu.

Néanmoins, une question ne manque de surgir : la volonté de Dieu est toujours déterminée par l'attention de l'homme ? Dans la *Xe Méditation*, le Verbe dit au disciple que la prière naturelle est « *toujours exaucée* » lorsque certaines conditions sont remplies, à savoir lorsque l'homme s'adresse à Dieu avec « tout le respect et toute l'application nécessaire » (Malebranche 1959, 27). Le Verbe se réserve donc le droit de ne pas répondre à cette prière naturelle si elle n'est pas faite « avec attention et sans persévérance » (Malebranche 1959, 28) et si elle se propose d'atteindre des vérités qui ne sont pas nécessaires ou utiles à l'homme (la *IIIe Méditation* établit ce que le disciple peut ou ne peut pas demander au Verbe)¹⁵. La condition minimale requise pour que le disciple reçoive ce qu'il désire est de prêter une attention *constante, sérieuse, respectueuse*, au Verbe (des termes synonymes, en fin de compte)¹⁶.

Toutefois, malgré ces conditions suspensives, la *Xe Méditation* admet qu'il existe un cas particulier où les volontés de l'homme déterminent *toujours* l'action efficace de Dieu, qui accorde *immédiatement* la connaissance des idées : « « l'attention de l'esprit est une prière naturelle, qui obtient immédiatement de Dieu la lumière et l'intelligence des vérités les plus révélées » (Malebranche 1959, 144).

Il n'est donc plus question de conditions *théologiques* suspensives lorsque l'attention agit, sur le plan *épistémologique*, en tant que cause occasionnelle de la présence des idées.

Puisque la présence des idées à l'esprit de l'homme ne comporte aucune condition suspensive, on peut affirmer que le mouvement de l'idée vers l'esprit est quasi-garanti, sinon *obligatoire*. Le mot était déjà avancé par Malebranche lui-même, dans la *IIIe Méditation chrétienne* (le Verbe y assure que les souhaits ou les désirs de l'homme « obligent » Dieu à répondre¹⁷), mais son audace était en partie masquée par l'utilisation des conditions suspensives. Dans la *XIIIe Méditation*, ces conditions seront oubliées ; l'attention, en tant que cause occasionnelle de la présence des idées, atteint toujours sa visée, puisque Dieu lui-même *s'oblige à rendre présentes les idées à l'esprit humain*.

D'ailleurs, le disciple, dans la *IIIe Méditation*, ne voulait autre chose qu'apprendre comment « obliger » Dieu à répondre : « ...pourvu que je sache bien vous interroger pour vous *obliger* à me répondre. Je vous prie donc de m'apprendre quelle est cette manière de vous consulter, qui est *toujours* récompensée d'une connaissance claire et évidente de la vérité » (Malebranche 1959, 30). On ne saurait suffisamment souligner l'irrévérence de ce désir de pouvoir « obliger » Dieu¹⁸.

Nous reprenons donc la question que nous avons soulevée plus tôt : qu'est-ce qui confère à l'attention cette capacité d'imprimer un mouvement invincible à l'idée et qui garantit que l'attention atteigne toujours sa visée épistémologique ? En règle générale, par l'attention « toutes les vérités se découvrent et toutes les sciences s'apprennent » (Malebranche 2006a, 17) ; l'attention impose donc une obligation d'effort et de rectitude du vouloir¹⁹ ainsi qu'une difficile mais nécessaire ignorance des plaisirs sensibles²⁰.

Toutefois, l'élément original que la *XIIIe Méditation* introduit consiste dans usage bien particulier de l'attention, à savoir l'obtention *sans conditions* de la présence des idées. Dès lors, on peut regarder de plus près le mécanisme général de l'attention pour se demander si, *dans ce cas particulier* (la présence des idées à l'esprit), Malebranche lui-même ne met pas en danger la distinction entre la cause occasionnelle et la cause réelle.

Certes, l'attention peut encore être tenue pour cause *occasionnelle* de la présence des idées et Dieu peut encore garder le statut de cause *réelle*, mais lorsque la cause réelle *s'oblige* à *toujours* exaucer la prière naturelle qu'est l'attention et à mouvoir *immédiatement* l'idée vers l'esprit, la cause occasionnelle (l'attention) ne se comporte-t-elle pas comme une cause réelle, rendant ainsi la distinction purement lexicale ? Lorsque Dieu *s'oblige* à octroyer la présence des idées à l'esprit, ne peut-on pas soutenir que la cause occasionnelle assume subrepticement (dans une seule situation, mais bien réelle) le même pouvoir que la cause efficace ?

Bien évidemment, on sait que dans le *XVe Éclaircissement*, Malebranche fournit plusieurs preuves contre la prétendue puissance des causes secondes, mais l'attention à l'idée n'est pas affectée par aucune de ces preuves. Au sujet précis de la présence des idées, le fonctionnement de l'attention suppose une *quasi*-efficace de la cause occasionnelle, du moment que Dieu *s'oblige* à déplacer l'idée (phénoménologiquement parlant) jusque dans la proximité de l'esprit, *comme si la volonté divine était soumise à celle de l'homme*.

Or, il se trouve que cette expression apparaît au moins trois fois sous la plume de Malebranche pour décrire l'état ante-lapsaire d'Adam : « Ainsi la volonté de Dieu ou la loi générale de la nature, qui est la cause véritable de la communication des mouvements, *dépendait en certaines occasions* de la volonté d'Adam. Car Dieu avait cet égard pour lui, qu'il ne produisait point, s'il [Adam] n'y consentait, de nouveaux mouvements dans son corps propre, ou pour le moins dans la partie qui en est la principale, et à laquelle l'âme est immédiatement unie » (Malebranche 1959, 35)²¹. La formule, même adoucie par Malebranche (« en certaines occasions »), est très radicale dans sa visée : dans l'état ante-lapsaire, la volonté de Dieu *dépendait* de la volonté d'Adam.

Elle sera reprise à la lettre dans le *VIIIe Éclaircissement*, et d'une manière plus radicale, puisque cette fois-ci, elle décrira non pas l'Adam innocent, mais...l'homme pécheur : « L'homme, quoique pécheur, a le pouvoir de remuer et d'arrêter son bras, lorsqu'il lui plaît. Donc, selon les différentes volontés de l'homme, les esprits animaux sont déterminés pour produire ou pour

arrêter quelques mouvements dans le corps, ce que certainement ne peut se faire par la loi de la communication des mouvements. *Ainsi la volonté de Dieu étant encore aujourd'hui*, s'il est permis de parler ainsi, *soumise à la nôtre*, pourquoi n'aurait-elle pas été soumise à celle d'Adam ? » (Malebranche 2006c, 97-98).

L'intuition que l'état innocent d'Adam et notre état pécheur sont identiques (Alquié 1974) semble donc bien fondée, d'autant plus que l'élément qu'ils ont en commun (le mécanisme de l'attention) peut échapper aux conséquences du péché originel, gardant son statut adamique même dans l'état actuel de l'homme²². La *XIIIe Méditation* le confirme : « Adam était donc, en tout sens parfaitement libre. Il était maître de son attention [...] Mais l'homme n'est plus dans le même état. *Ses désirs, il est vrai, sont encore aujourd'hui cause occasionnelle de la présence des idées* ; mais il n'est plus toujours le maître de ses désirs » (Malebranche 1959, 145).

Nous pensons donc pouvoir éclaircir, enfin, le mécanisme « un peu flou » du fonctionnement de l'attention, sur son versant épistémologique. Lorsqu'il s'agit de l'attention comme *effort général* de l'esprit, on peut dire que celle-ci est difficile et qu'elle requiert un effort continu et un détournement des sens, le péché empêchant son bon fonctionnement (Malebranche 1959, 140).

Mais lorsqu'il s'agit de l'attention comme *visée des idées* (pour leur imprimer un mouvement vers l'esprit), le versant théologique se trouve, en quelque sorte, « naturalisé » et les conséquences théologiques du péché originel ne sont plus prises en compte. C'est bien dans ce sens que nous devons comprendre « l'obligation » du Verbe à « toujours exaucer » la prière naturelle et à accorder « immédiatement » ce que l'attention désire.

Or, pour réussir à garantir l'efficace de l'attention en tant que méthode, Malebranche se voit obligé d'aménager une brèche dans sa théorie de la causalité et d'imaginer un état exceptionnel (commun à Adam et à l'homme actuel) dans lequel la cause occasionnelle détermine *invinciblement* les effets produits par la cause efficace, sans que celle-ci puisse se dérober au mécanisme de présentification des idées. Qui plus est, le Verbe consent à ne pas enfreindre cet état exceptionnel : « Tu penses à ce que tu veux ; tes volontés sont *souvent* exaucées. Qu'elles le soient même *toujours* à l'égard de la présence des idées, *j'y consens*. En

un mot, je veux que tes désirs soient les causes occasionnelles, ou naturelles de tes connaissances » (Malebranche 1959, 144).

Deux observations en guise de conclusions nous permettent de clore cet article qui n'a pas la prétention d'épuiser le problème de l'attention chez Malebranche.

La première concerne la théologie malebranchiste. Si, comme bien l'a fait remarquer Marie-Frédérique Pellegrin, « l'Être suprême semble donc en quelque sorte déterminé par les causes secondes, qui font servir sa puissance au bien comme au mal [...] L'occasionalisme malmène l'autonomie de Dieu », et qu'ainsi se vérifie « la thèse d'un comportement « déontologique » du Dieu malebranchiste » (Pellegrin 2006, 197, 198), alors on peut soutenir que la théologie paie un prix très lourd pour que la dimension épistémologique de l'attention puisse s'exercer sans faille, garantissant le mouvement de l'idée vers l'esprit. Le Verbe s'oblige, dans la *XIIIe Méditation*, de ne pas entraver la présence des idées à l'esprit, qui doit être *immédiate* (comme l'était pour Adam avant le péché). Dieu a beau être la seule cause efficace ; dans ce cas précis de la connaissance des idées, *la cause occasionnelle endosse le rôle de cause efficace et rend celle-ci superflue*.

La deuxième conclusion concerne l'occasionalisme malebranchiste et ses conséquences. Si on accepte que les désirs humains sont dits causes occasionnelles ou « naturelles » des connaissances, il n'y qu'un seul pas à franchir pour soutenir que l'attention de l'esprit « produit *naturellement* la lumière » (Malebranche 1959, 168). Des lors, si l'attention peut court-circuiter la cause efficace divine (même dans un *seul* cas, mais un seul cas suffit pour prouver que cette hypothèse est envisageable), pourquoi ne ferait-elle de même dans *tous les cas* ? L'attention se transformerait ainsi de *méthode* en simple *fonction* de l'entendement, sans faire encore appel à une causalité divine garantissant la connaissance des idées : « Apercevoir ou avoir conscience, *donner son attention*, reconnaître, imaginer, se ressouvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, les analyser, affirmer, nier, juger, raisonner, concevoir : voilà l'entendement » (Condillac 2016, 121). Sur ce point, on peut se demander si Condillac n'a fait qu'exploiter à fond la brèche ouverte par Malebranche lui-

même comme *exception dans l'occasionalisme* pour « naturaliser » l'attention, afin de *garantir* l'accès aux idées situés en Dieu. Trop de garanties (divines) finissent par rendre l'attention purement naturelle (humaine).

NOTES

¹ De l'ouvrage de Pierre Blanchard (1956), qui reste une référence incontournable jusqu'aux thèses plus récentes (Lovascio, 2017), la méthode malebranchiste continue de susciter l'intérêt des chercheurs. On consultera aussi, avec profit, d'autres ouvrages consacrés à l'attention dans l'œuvre de Malebranche comme Nadler 2000, Lennon 2000, Peppers-Bates 2005, Dupuis 2017.

² « L'attention manifeste ainsi la liberté d'une double façon. En en sens, elle a sa racine dans un pouvoir d'indifférence, qui s'exprimé dans le non comme dans le oui, dans la concentration comme dans le relâchement de l'entendement. [...] Le libre refus de l'attention, c'est la libre décision de la volonté de se faire esclave des passions » (Dreyfus 1958, 223) ; « Malebranche situe ainsi l'attention au centre de sa réflexion morale. Par elle, on peut atteindre au vrai bonheur » (Adam 1995, 121).

³ A ces affirmations sur une certaine indétermination malebranchiste dans la description de la méthode s'ajoutent celles tout aussi pertinentes de Tania Lovascio: « Come ho sottolineato altre volte, Malebranche non definisce mai il suo metodo e ciò che più si avvicina ad una definizione è il passo introduttivo del VI libro, in cui sono indicati gli obiettivi fondamentali di quest'ultimo e la sua divisione in due parti [...] Dunque, allo stato dei fatti, non solo del metodo non è data una definizione, ma del terminé stesso non si trova neppure alcuna menzione, nel luogo in cui Malebranche descrive, in termini fin troppo sintetici, il nucleo dell'ultimo libro. Il punto è che, invece, sembra trattarsi di una questione di metodo – dato che Malebranche si serve di quest'espressione – per quel che attiene all'errore » (Lovascio 2017, 225-226). Retenons encore la juste observation de Tania Lovascio sur le *double rôle de la méthode* (épistémologique et théologique) : « Il fine di tale metodo resta quello di condurre l'uomo alla scoperta della verità e questa volta è esplicita anche la ragione dell'interesse alla verità, ovvero l'unione con Dio » (Lovascio 2017, 238). La vérité (de l'idée) n'est, en fin de compte qu'une étape vers l'union (à Dieu), les *deux* aspects devraient, en fin de compte, être vus comme appartenant à une démarche *unitaire*.

⁴ « Chez Malebranche, de manière générale, l'attention n'est pas analysée dans le même détail que l'imagination à laquelle le philosophe consacre de longs et systématiques développements ; quelques déterminations éparses et répétées semblent suffire, comme si l'idée courante de l'attention, quoiqu'elle soit inscrite dans l'héritage cartésien, était intégrée dans ce qui fut, pour un temps, la « méthode » malebranchiste énoncée comme telle. L'attention, outil indispensable mais simple moyen d'atteindre ce qui

compte vraiment, laisse la préséance à ce qu'elle vise et que la pensée doit déterminer métaphysiquement : la vérité théorique et la perfection morale » (Dupuis 2017, 63).

⁵ « C'est une loi de la nature que les idées des objets *se présentent* à notre esprit dès que nous voulons y penser [...]. S'il est donc vrai que nous pouvons vouloir considérer de près ce que nous voyons déjà comme de loin... *les idées s'approchent de nous* dès que nous le voulons... » (Malebranche 2006c, 19). Et encore, dans le *Ile Eclaircissement*: « Or le désir de l'âme est une prière naturelle qui est toujours exaucée, car c'est une loi naturelle que les idées soient d'autant plus présentes à l'esprit, que la volonté les désiré avec plus d'ardeur » (Malebranche 2006c, 39). Contre cette relation entre ardeur du désir (de l'attention) et clarté de l'idée, Antoine Arnauld remarquera, sèchement, que « cela serait beau, s'il serait vrai » et ironisera, grâce un exemple, cette thèse malebranchiste : « Je ne sais que confusément ce que c'est qu'un parabole ; j'ai beau désirer d'en avoir une idée plus claire et plus distincte, qui m'en puisse faire connaître les propriétés ; je suis assuré que si je ne fais que le désirer, avec quelque ardeur que le je désire, je n'éprouverait ce qu'on me dit avec tant de confiance... » (Arnauld 1964, t.38, 270).

⁶ L'opposition entre voir « de loin » – voir « de près » (employée parfois avec un « comme » qui adoucit une position trop audacieuse) n'est pas accidentelle chez Malebranche, on la retrouve encore dans d'autres textes : « S'il est donc vrai que nous pouvons vouloir considérer *de près* ce que nous voyons déjà comme *de loin*... *les idées s'approchent de nous* dès que nous le voulons... » (Malebranche 2006c, 19) ; « Certainement vous ne pouvez pas vouloir penser à un cercle, si vous n'en avez déjà l'idée, ou du moins l'idée de l'étendue dont vous puissiez considérer certaines parties sans penser aux autres. Vous ne pouvez les voir *de près*, le voir distinctement si vous ne le voyez déjà confusément et *comme de loin* » (Malebranche 1965, 44).

⁷ Pour une analyse plus détaillée sur la « distance phénoméno-logique », nous renvoyons à l'ouvrage classique de Michel Henry (1963, 75) ainsi qu'à ses analyses sur le rejet par Malebranche de l'immédiateté cartésienne du *videre videor* dans Henry (1985, 84). Nous avons exploité les considérations de Michel Henry en analysant la dimension *ek-statique* de l'idée malebranchiste et ses présuppositions phénoménologiques fondamentales dans Moisuc 2015. Nous reprenons ici l'acquis de ces pages qui prouvent que la doctrine malebranchiste des idées est régie par le présupposé phénoménologique de l'*ek-stasis* et que toute la querelle avec Arnauld concernant le statut de l'idée en tant qu'*être représentatif* (superflu ou imaginaire, selon Arnauld ; réel et extérieur à l'âme, selon Malebranche) est dû à une modification opérée par Malebranche dans la notion cartésienne de réalité objective de l'idée : « L'immédiateté cartésienne de l'auto-affection du *cogito* devient chez Malebranche la proximité spatiale de l'idée qui touche ou modifie l'âme. Ainsi, l'éloignement et la proximité de l'idée (comme être réel et extérieur à l'âme) décrivent le mécanisme de la connaissance malebranchiste » - (Moisuc 2015, 110).

⁸ « Il est certain que l'âme voit dans elle-même et sans idées, toutes les sensations et les passions dont elle est actuellement touchée... parce que les

sensations et les passions de l'âme ne représentent rien qui soit hors d'elle » (Malebranche 2006a, 433).

⁹ « Le premier effet de l'attention est de réunir le sujet et l'objet de la connaissance. L'âme s'approche

de l'objet, l'idée de l'objet s'approche pour ainsi dire de l'esprit et l'affecte d'une modification et d'une perception d'autant plus vive et plus claire que l'attention est plus forte. De confus qu'il était, l'objet est rendu plus distinct... La distraction provoque l'effet inverse. Elle éloigné l'objet sans l'anéantir. Bref, l'attention est la présence de l'esprit à l'objet et de l'objet à l'esprit » (Blanchard 1956, 23).

¹⁰ « J'ai prétendu seulement dire que l'âme qui veut considérer avec attention cet objet s'approche par son attention et son désir, parce que ce désir, en conséquence des volontés efficaces de Dieu, qui sont les lois inviolables de la nature, est la cause de la présence et de la clarté de l'idée qui représente cet objet » (Malebranche 2006c, 40).

¹¹ « L'attention est une prière naturelle, que l'esprit me fait comme à la Raison universelle, afin qu'il reçoive de moi la lumière de l'intelligence et j'exauce toujours cette prière, lors qu'elle à certaines conditions que je t'ai expliquées auparavant » (Malebranche 1959, 30). On trouvera une liste de 17 occurrences textuelles où l'Oratorien définit l'attention comme *prière naturelle* dans Blanchard (1956, 38-41). Dans ces pages classiques, Blanchard retrace la genèse et l'histoire de cette « brillante expression » (41) ou de cette « trouvaille » (42). En tant que définition de l'attention, cette expression apparaît pour la première fois dans les conclusions du livre VI du second volume de *Recherche* (Malebranche 2006b, 453).

¹² « L'attention de l'esprit est une prière naturelle, qui obtient immédiatement de Dieu la lumière et l'intelligence des vérités les plus révélées, sans qu'il soit nécessaire que je m'en mêle en qualité de Médiateur, d'Auteur de la grâce, de Chef de l'Église » (Malebranche 1959, 144).

¹³ « Il faut qu'il me prie par son attention, qui est la prière naturelle, aussi bien que par l'invocation, qui est la prière de la foi et de la grâce [...] Il faut, dis-je, qu'il me prie en toutes les manières qui me sont possibles » (Malebranche 1959, 148).

¹⁴ Pierre Blanchard avait déjà essayé en 1956 de mettre un peu d'ordre dans le vocabulaire que Malebranche utilise pour décrire l'attention, établissant une liste sur laquelle figurent plusieurs synonymes comme « application de l'esprit », « réflexion », « méditation » et même un possible schéma graduel de l'acquisition de la vérité : « *Attention* : aux objets, aux idées. *Réflexion* : au sujet. *Méditation* » (Blanchard 1956, 24-27). Selon Blanchard, l'attention est « un premier contact avec la vérité » (27), donc la première étape d'une démarche plus longue.

¹⁵ Par exemple, si l'homme demande « sans persévérance », le Verbe répond « si bas », que l'homme « n'entendra pas clairement » la réponse (Malebranche 1959, 30) ; si l'homme forme un désir « vain et inutile » ou « dérégulé » de découvrir « le rapport de la diagonale d'un carré à sa racine », il ne recevra pas de réponse ; s'il veut savoir « ce que pense son ennemi, le succès que doit avoir une affaire où quelque secret de la nature », le Verbe n'en répondra pas (Malebranche 1959, 31). Comme règle générale, le Verbe

avertit le disciple qu'il ne faut pas lui demander « les événements futurs et plusieurs autres vérités qui dépendent de la volonté de Dieu » (Malebranche 1959, 31), puisqu'Il est la Sagesse qui ne contient en Lui que des vérités *éternelles*, et non pas des vérités *contingentes*.

¹⁶ « Or, l'attention de l'esprit ne manque jamais d'être récompensée par la vue de la vérité, autant qu'elle le peut être, pourvu qu'elle soit *constante et sérieuse* » (Malebranche 1959, 146) ; « Car, lorsque mes disciples rentrent en eux-mêmes et me consultent *avec tout le respect et toute l'application nécessaire*, je découvre à leur esprit avec évidence plusieurs vérités qu'ils savaient seulement avec certitude à cause de l'infaillibilité de ma parole » (Malebranche 1959, 28).

¹⁷ « Ne te souviens-tu pas que je t'ai répondu souvent dès que tu l'as désiré ? Tes souhaits suffisent donc pour *m'obliger* à te répondre. Il est vrai que je veux être prié, avant que de répandre mes grâces » (Malebranche 1959, 30) ; « Voici ce que je me suis *obligé* de te donner, si tu me le demandes avec assez d'attention et de persévérance » (Malebranche 1959, 32). Le disciple apprend, avec surprise, de la part du Verbe lui-même, que « vous promettez de me découvrir avec évidence beaucoup de vérités de foi, pourvu que je sache bien vous *interroger* pour vous *obliger* à répondre » (Malebranche 1959, 30). Cette relation entre le disciple et le Verbe divin ressemble plutôt à un interrogatoire sous contrôle judiciaire qu'à une prière théologique.

¹⁸ Malebranche ira jusqu'à attribuer au Verbe la phrase suivante: « Tes souhaits suffisent donc pour m'obliger à te répondre » (Malebranche 1959, 30). Cela suscitera l'observation sarcastique d'Arnauld: « Et enfin il fait prononcer tout cela comme des oracles à la Sagesse éternelle, dans ses *Méditations* » (Arnauld 1964, t. 39, 445).

¹⁹ « Notre attention dépend de nos volontés, mais elle dépend beaucoup plus de nos sentiments et de nos passions. Il faut faire de grands efforts pour ne pas regarder ce qui frappe, pour ne pas aimer ce qui plaît, et l'âme ne se laisse jamais plutôt, que lorsqu'elle combat contre les plaisirs et qu'elle se rend en un sens totalement malheureuse » (Malebranche 1966a, 122-123).

²⁰ « Tout plaisir excité et détermine le mouvement naturel de l'âme ; et comme en tout temps on veut être heureux, le mouvement libre de la volonté se conforme volontiers à ce mouvement libre qu'excitent les sens. Il faut résister pour ne pas suivre ce mouvement » (Malebranche 1966b, 132).

²¹ In existe encore une occurrence sous une forme légèrement différente, mais non moins radicale: « Dès que tu penses à quelque objet, l'idée de cet objet se présente à ton esprit, mais c'est peut être une faveur que tu dois reconnaître d'autant plus volontiers qu'elle t'est plus promptement accordée: c'est peut être que les volontés de Dieu, qui sont immuables et toujours efficaces, *s'accordent avec les tiennes*, en qu'en cela elles font ce que tu veux, et que tu penses faire » (Malebranche 1959, 12). L'accord des volontés se fait toujours en faveur de la volonté humaine, puisque la volonté divine produit les effets que la volonté humaine veut obtenir (la présence des idées).

²² « ...il semble que Malebranche ne reconnaisse plus, entre l'état adamique et le nôtre, grande différence. Ce que savait Adam, nous pouvons le découvrir par philosophie : comme le sien, notre esprit demeure uni au

Verbe. Adam pouvait se porter vers la vérité par cette attention qui est une prière naturelle : nous le pouvons aussi » (Alquié 1974, 466). Selon une autre belle formule ironique d'Alquié : « Adam était malebranchiste avant l'heure » (Alquié 1974, 464).

REFERENCES

- Adam, Michel. 1995. *Malebranche et le problème moral*. Bordeaux : Éditions Bière.
- Alquié, Ferdinand. 1974. *Le cartésianisme de Malebranche*. Paris: Vrin.
- Arnauld, Antoine. 1964. *Œuvres de messire Antoine Arnauld, docteur de la maison et société de Sorbonne*. 43 tomes en 38 volumes. Publiées par G. Du Pac De Bellegarde et J. Hautefage [1775-1783]. Réimpression anastatique Bruxelles: Culture et civilisation.
- Blanchard, Pierre. 1956. *L'attention à Dieu selon Malebranche : méthode et doctrine*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Condillac, Étienne Bonnot de. 2015. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Edité par Jean-Claude Pariente et Martine Pécharman. Paris : Vrin.
- Dupuis, Michel. 2017. « L'attention et l'amour de l'Ordre dans la morale de Malebranche ». *Les Études philosophiques* 2017/1 (120) : 59-72.
- Dreyfus, Ginette. 1958. *La volonté selon Malebranche*. Paris: Vrin.
- Henry, Michel. 1963. *L'essence de la manifestation*. Tome I. Paris : Presses Universitaires de France.
- Henry, Michel. 1985. *Généalogie de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lennon, Thomas M. 2000. « Malebranche and Method ». In *The Cambridge Companion to Malebranche*; edited by Steven Nadler, 8-30. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lovascio, Tania. *Malebranche e il metodo*. Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Vincent Carraud. Université Paris-Sorbonne. Consultée le 10 octobre 2023.

http://www.cartesius.net/doc/pubblicazioni/Malebranche_e_il_metodo_Lovascio.pdf

Malebranche, Nicolas. 1958. *Réflexions sur la prémotion physique*. Paris : Vrin.

_____. 1959. *Méditations chrétiennes et métaphysiques*. Paris : Vrin

_____. 1965. *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion. Entretiens sur la mort*. Paris : Vrin

_____. 1966a. *Traité de morale*. Paris : Vrin.

_____. 1966b. *Réponses au livre Des vraies et des fausses Idées. Trois lettres touchant la Défense de M. Arnauld*. Paris : Vrin.

_____. 1971. *Conversations chrétiennes*. Paris : Vrin

_____. 2006a. *De la recherche de la vérité* (livres I-III). Présentation, édition et notes par Jean-Cristophe Bardout, avec la collaboration de M. Boré, Th. Machefert, J. Roger et K. Trego. Paris : Vrin.

_____. 2006b. *De la recherche de la vérité* (livres IV-VI). Présentation, édition et notes par Jean-Cristophe Bardout, avec la collaboration de M. Boré, Th. Machefert, J. Roger et K. Trego. Paris : Vrin.

_____. 2006c. *Eclaircissements sur la Recherche de la vérité*. Présentation, édition et notes par Jean-Cristophe Bardout. Paris : Vrin.

Nadler, Steven. 2000. « Malebranche on Human Freedom ». In *The Cambridge Companion to Malebranche*; edited by Steven Nadler, 112-138. Cambridge : Cambridge University Press.

Peppers-Bates, Susan. 2005. « Does Malebranche Need Efficacious Ideas? The Cognitive Faculties, the Ontological Status of Ideas, and Human Attention ». *Journal of the History of Philosophy* 43(1): 83-105.

Moisuc, Cristian. 2015. *Métaphysique et théologie chez Nicolas Malebranche. Proximité, éloignement, occasionalisme*. Bucarest : Zeta Books.

Pellegrin, Marie-Frédérique. 2006. *Le système de la loi de Nicolas Malebranche*. Paris : Vrin.

Cristian Moisuc est maître de conférences à la Faculté de Philosophie et Sciences Socio-Politiques, Université Al. I. Cuza (Iasi, Roumanie). Doctorat en cotutelle internationale en 2011 (France-Roumanie), ancien pensionnaire étranger à l'ENS rue d'Ulm (2005). Ses recherches portent sur la métaphysique, le rapport entre métaphysique et théologie (du Moyen-Age au XVIIe siècle), le cartésianisme et le post-cartésianisme

Address:

Cristian Moisuc
Department of Philosophy
Al.I. Cuza University of Iasi
Bd. Carol I, 11
700506 Iasi, Romania
Email: cristian.moisuc@uaic.ro